

Catherine Cusset

## De l'exhibition

Vous dites que notre époque se méfie de l'imagination, et qu'aux romans elle préfère les récits qui se donnent pour objet la relation de la réalité.

Quelle réalité ?

Vous dites : ce qui fonderait la valeur d'une œuvre littéraire, ce serait sa vérité.

Quelle vérité ?

L'emploi même du conditionnel, « *serait* », implique un soupçon, voire un jugement, confirmé par la phrase suivante: « *Cette tendance s'accompagne d'un double mouvement de moralisation et d'exhibitionnisme...* »

Dès qu'on entend le mot « *exhibitionnisme* », on sait à quoi s'en tenir.

L'exhibitionnisme est une pulsion pathologique qui pousse à montrer ses organes sexuels. C'est un comportement puni par la loi. Qui dit pulsion dit absence de contrôle de soi. Par extension, *exhibitionnisme* désigne le fait de raconter, sans pudeur, ses actes et sentiments intimes.

J'ai l'impression nette que le mot *autofiction* est devenu en France un mot sale, et qu'en dehors de quelques auteurs qui ont l'étiquette si solidement cousue à leurs oripeaux qu'ils ne peuvent plus l'en découdre, tous les écrivains se défendent d'écrire des autofictions – en prenant le mot *autofiction* dans son sens commun, celui que Serge Doubrovsky lui a donné, d'une œuvre entièrement autobiographique où la seule invention délibérée soit celle du langage<sup>1</sup>. Si l'animateur d'une émission littéraire demande à un écrivain : « Alors, tout est vrai ? C'est une autofiction ? », ce dernier se récrie d'un ton presque indigné: « Mais non, c'est un roman. J'ai inventé plein de choses. Ce n'est pas moi. »

Ce qui implique une autre question : quel « moi »? Quel « je »?

Si l'écrivain est sur la défensive, c'est parce que la question posée par l'animateur contient une pointe de sarcasme et même de jugement: « C'est une autofiction, donc vous n'inventez rien, vous vous contentez de raconter votre vie, vous n'avez pas d'imagination, vous vous triturez le nombril, vous êtes narcissique et égocentrique, vous exposez vos parties intimes et vous exposez les autres sans même leur demander s'ils sont d'accord, vous n'avez aucune pudeur, aucun respect pour la vie privée, vous êtes un exhibitionniste. »

Voilà ce qui me semble en passe de devenir le discours dominant.

Au « je » intime, au réel qui est celui du vécu de l'auteur, s'oppose une autre sorte de réalité : sociale, politique, historique. Celle-là est légitime. Au roman vrai s'oppose le vrai roman, celui dont l'auteur sait sortir de lui-même pour camper des personnages, planter des décors et ficeler une intrigue. À l'autofiction s'oppose le roman-monde, dont l'auteur sait s'élever au-dessus de ses misérables particularismes pour atteindre l'universel, pour plonger l'individu dans la grande Histoire, tellement plus intéressante que nos petites histoires.

Voilà peut-être pourquoi tant d'écrivains aujourd'hui recherchent un sujet « historique »

susceptible de recueillir la faveur des critiques, du public et des jurés de prix littéraires : la guerre, bien sûr ; la première guerre mondiale, la deuxième encore plus, la guerre d'Indochine, la guerre d'Algérie. Les guerres sont une source inépuisable de « réalité ». Il y en a d'autres : les écrivains sont plus en plus nombreux à s'intéresser aux faits divers et à faire des recherches sur l'internet ou en bibliothèque. Et surtout, ils s'éloignent de leur milieu souvent bourgeois, privilégié, intellectuel, pour s'intéresser à la misère, à d'autres classes sociales, d'autres cultures, d'autres races – à l'autre, mais l'autre ailleurs qu'en eux-mêmes. Seuls ceux qui viennent de cet ailleurs peuvent justifier une écriture où tout est vrai. Notre lecture de la littérature est sociologique. La réalité est forcément celle de l'autre dont on est séparé par le temps, la langue, la race, l'histoire, la culture. Culpabilité de l'homme blanc après des siècles de colonisation, diraient certains.

C'est au nom de cette réalité qu'un écrivain comme Annie Ernaux rejette le mot d'*autofiction*. Autofiction se compose du mot *fiction*, or elle insiste sur le fait qu'elle n'invente rien et fait un travail d'anthropologue quand elle parle de ses parents, de sa vie, et décrit un milieu social différent de celui où elle a migré. Pour moi, l'œuvre d'Annie Ernaux est une œuvre d'autofiction au sens où j'entends ce mot, de par sa quête d'une vérité d'ordre émotionnel, par une écriture dont la puissance est liée à sa capacité de débusquer la conscience de la trahison et le sentiment de culpabilité. Une écriture de l'intime, sans exhibitionnisme, sans aucune complaisance.

Dans un monde de plus en plus politisé, il est difficile de se sentir pertinent quand on est blanc, hétérosexuel, français, qu'on est né dans un milieu bourgeois, qu'on a fait de bonnes études et qu'on n'a eu à se battre que contre soi-même. À l'époque de Facebook, d'Instagram, de Whatsapp, des « selfies », du dévoilement permanent de son « self » immédiat, quelle intimité reste-t-il ? J'ai la naïveté de croire à la distinction proustienne entre « *moi social* » et « *moi profond* », et ce qui m'intéresse en littérature, c'est cette excavation du « *moi profond* » qui n'apparaît que lorsqu'on n'a pas peur de se démasquer, de s'exposer totalement, de s'exhiber soi-même, comme l'expérience prouvant une hypothèse, au sens du mot anglais *exhibit*, « pièce à conviction ». Je n'appelle pas ça de l'exhibitionnisme.

Il ne s'agit pas non plus, contrairement à ce qu'affirment les pourfendeurs de l'autofiction, de règlements de comptes qui permettent de se venger de ses proches par la plume. L'autofiction est aujourd'hui attaquée de toutes parts : par les tenants du roman traditionnel qui lui reprochent son égocentrisme, et par les écrivains d'avant-garde qui l'accusent d'enfermer la littérature dans une prison psycho-réaliste. Le poète Pierre Alféri parle d'une « *littérature du ressentiment* ». Mais l'autofiction digne de ce nom n'est pas règlement de compte. Elle est rendement de compte : elle rend compte du réel. Pourquoi inventer, quand le réel est déjà si difficile à saisir ? L'écriture autofictive demande un effort de concentration aussi intense que celui d'une voyante, la capacité à rentrer en soi et dans son passé en écartant tout ce qui est contingent, superflu, pour retrouver une voix vraie et éviter l'écueil de la complaisance. Comme Proust, encore lui (mais qui d'autre), je crois que « *c'est à la cime du particulier qu'éclôt le général* ».

Je ne dis pas qu'il faut écrire de l'autofiction. Je ne suis pas une terroriste de l'intime. Roman ou autofiction, l'écrivain n'est pas vraiment libre de ce qu'il écrit : il est simplement meilleur dans un genre ou dans l'autre. Il suit sa voie, sa voix – autrement dit son désir, qui est la force essentielle à l'origine de cette activité arbitraire et pourtant

tellement nécessaire qu'est l'écriture. Je ne condamne donc aucun genre en soi. Il n'y a pas de division radicale entre *romans* et *récits* ou *autofictions*, mais entre bons et mauvais livres. C'est la sensation de vérité – la vérité d'un engagement, d'une vision, d'une présence, d'un rapport au monde – qui fait que je ne m'ennuie pas en lisant, et je peux avoir cette même sensation en lisant un roman où les personnages se mettent à vivre sur la page : *Le dieu des petits riens* d'Arundhati Roy ou *L'amie prodigieuse* d'Elena Ferrante, pour citer quelques romans contemporains. L'écrivain n'est pas libre de faire ce qu'il veut. Quel que soit le genre du livre qu'il écrit, il est contraint d'en trouver la cohérence et la justesse. J'avais un professeur de latin, Monsieur Fortassier, qui hurlait et nous tournait en ridicule quand il nous entendait trébucher sur nos versions: en français on ne lève pas le bras pour poser une question à son professeur, mais la main, imbéciles ! À ses yeux, il n'y avait qu'une façon de traduire. Pour l'écriture, c'est pareil : de la sensation ou de l'idée à la phrase, il n'existe qu'une traduction. Écrire, en fait, c'est réécrire, jusqu'à trouver le mot juste.



Vous demandez aussi s'il y a des événements, des situations, des sentiments qu'un romancier doit s'interdire, ou s'il peut faire fiction de tout. Il va sans dire que, par *fiction*, j'entends ici simplement écriture littéraire.

Cette question en contient de nombreuses autres: peut-on écrire sur tout et sur tout le monde ? Qu'en est-il des tabous, de la vie privée de l'autre, de la fragilité d'autrui ?

A-t-on le droit de tout inventer ? Est-il possible de décrire dans un roman l'intérieur d'une chambre à gaz, d'y placer des personnages ? Y a-t-il un lien entre éthique et littérature ?

Peut-on écrire un récit à la première personne sur la mort d'un enfant quand on n'a pas perdu d'enfant, ou sur la déportation quand on n'a pas été déporté ? Peut-on le faire quand on n'a pas d'enfant ou quand on n'est pas juif ? Peut-on reproduire d'un bout à l'autre avec justesse la voix d'un père endeuillé ou d'une déportée ? Est-il possible de tout imaginer ? Y a-t-il des réalités qui résistent aux mots ?

Une fausse note trahira-t-elle la fabrication ?

Si je sens l'artifice et que le roman me dégoûte par sa fausseté, mais qu'il est plébiscité par un large public, que faut-il penser ?

Le grand écrivain est-il celui qui parvient à tout imaginer et à se mettre dans la tête du bourreau comme de la victime ? Ou celui qui a la décence de respecter des silences ?

Qui juge de la littérature ?

Aucune fable ne me plaît tant que celle des *Habits de l'empereur*. Je veux croire qu'il suffit d'une petite voix d'enfant criant à l'écrivain qu'il est nu – que son livre est faux – pour qu'il sache en son âme et conscience ce qu'il en est. Et qu'il se réveille la nuit en se rappelant cette voix.

La postérité prendra-t-elle la place de l'enfant ? On peut toujours espérer.

De cette limite interne à l'œuvre même, il est difficile de juger. Mais il existe aussi une limite externe, réelle, objective : l'autre. L'autre vivant, qui peut refuser de se retrouver dans un livre, l'autre que l'écriture peut détruire. L'autre qui vous quitte ou vous fait un procès. L'écrivain ne vit pas sur une île déserte.

Je ne vois aucune limite à l'écriture. Toute limite serait une censure. L'œuvre seule est

son propre censeur ; seule elle se justifie ou s'accuse. Écrire des livres vrais, dépouiller les gens de leurs couches de mensonges, c'est leur faire du bien, me disait récemment une amie. On peut difficilement faire du bien aux autres malgré eux, certes. L'exposition de la « vérité » provoque souvent la colère. C'est à l'écrivain de décider s'il veut en prendre le risque, et de l'assumer. Les manuscrits peuvent toujours attendre dans des tiroirs. Le pire crime serait d'écrire un livre faux simplement parce que c'est moins risqué.

*New York. 23 mai 2015*

<sup>1</sup> Le colloque de Cerisy de 2008 sur l'autofiction a montré qu'il existait de nombreuses acceptions du terme, dont certaines faisaient la part belle à la fiction. Voir *Autofictions, colloque de Cerisy*, sous la direction de Claude Burgelin, Isabelle Grell et Roger-Yves Roche (Presses universitaires de Lyon, 2010). Voir aussi Isabelle Grell, *L'autofiction* (Armand Colin, 2014).